

L'intrigue nocturne de la vie. Éléments d'un parcours biblique sur la filiation

Mots clés : Bible, filiation, discours, narrativité, liberté, fraternité, corps, métamorphose

A) Exposé du P. Leproux, exégète et professeur d'Écriture sainte à la faculté Notre-Dame.

La Bible est un grand livre sur la filiation : le terme "fils" y apparaît aussi souvent que le mot "Dieu". La question du fils traverse toute la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse. Cependant nous limiterons notre étude à l'Ancien Testament. Être fils est un fait, que nous ne pouvons que constater. Mais que signifie « être fils » et comment être fils ?

Pour répondre à cette question, nous explorerons trois lieux théologiques de la Bible, inscrits dans le plan même du livre de la Sagesse : la création de l'homme (chap. 1-6), l'élection du roi (chap. 7-9), l'éducation du peuple (chap. 10-19). Ainsi, nous verrons le *tu* de celui qui enfante, puis le *je* de celui qui est enfanté, et enfin le *nous* de ceux qui se découvrent enfantés ensemble. Nous ferons résonner des textes bibliques et des textes de la littérature du XX^{ème} siècle pour voir comment les problématiques bibliques sont totalement assumées par la littérature française du XX^{ème} siècle.

1) La filiation initiée

Il s'agit de voir que **chaque homme est le fruit d'une *intentio*** (projet). Ainsi, l'identité se construit à partir de la narrativité de la conception. La Bible ne cesse de réfléchir au pluralisme du discours qui me donne la vie.

Reprenons les deux approches bibliques de la création : d'abord, la création comme modelage d'une matière préexistante, avec l'image du créateur-potier (Sg 7, 1-2). L'origine est accessible mais la conception est entourée d'énigme. Ensuite, la création *ex nihilo* (2 Mac 7, 8) : cette vision, marginale dans la Bible mais retenue par la tradition, entend donner une valeur absolue à la vie. Mais la Bible insiste avant tout sur le fait que nous sommes créés, engendrés par un discours, une parole.

La Bible pense la filiation non simplement par l'anthropomorphisme de la fabrication, assez peu comme à partir de rien, mais essentiellement par la narrativité qui me précède : ce discours me situe dans l'histoire et le temps et me constitue comme fils. La filiation du monde, la genèse du peuple (*toledot*), de même que la filiation de la personne, est impensable sans un discours médiateur entre celui qui a intention de donner la vie et celui qui en bénéficie. Ce discours intermédiaire sera ensuite amplifié, et même hypostasié dans la Sagesse, que les chrétiens reconnaîtront comme étant le Fils unique, Parole dans laquelle toute chose est créée.

On trouve un écho littéraire à cette question de la filiation dans *Le Premier homme* de Camus : le narrateur se découvre écrit d'avance par ses parents, avec ce discours qui est la vie de ses parents (leur métier, leur origine), et qui le constitue comme fils : « Un enfant n'est rien par lui-même, ce sont ses parents qui le représentent. »

Ainsi, le fils apparaît dans la geste originelle de celui ou de ceux qui l'établissent dans l'existence, qui l'édifient dans le monde, qui le posent pour qu'il soit. Cette intentionnalité originelle est constitutive de la filiation : elle s'éprouve comme pâtre filial, acceptation d'avoir été façonné, conscience d'être d'au-delà du néant, consentement au fait de ne pas être l'en deçà absolu de soi, découverte du discours d'origine qui m'édifie sans cesse. Être engendré est tout à la fois l'effet d'un agir sur un sujet (je suis modelé), la surprise de l'être face au néant (je suis existant), l'identification de soi comme discours qui me précède (je suis nommé).

Quel discours me précède ? Quel accès ai-je à ce discours obscur ? Est-il clair ou explicite ? Doit-il être caché ? Citons le rapport « Théry » à propos de l'accès aux données sur le donneur, la mère porteuse, etc. : « l'effacement institutionnel peuvent être vécu par l'enfant comme le déni de son histoire biographique » (p.14).

2) La filiation assumée

La problématique du je biblique est celle de l'accès à la liberté : **qu'est-ce qu'être soi, qu'est-ce qu'être son propre père ?**

Trois figures bibliques marquent cette évolution. **David**, l' élu salutaire, est mis à part pour représenter son peuple et lui donner la vie. La question existentielle de David est la suivante : « Qui suis-je pour que tu m'aies mené jusque là ? » (2 S 7). Pour le mystère d'Israël, demeure l'idée que le fils s'éprouve dans cette charge spécifique devant Dieu et face au peuple.

Salomon vivra cette élection autrement : « Qui suis-je pour assumer cette charge ? », se demande-t-il. La question de Salomon est celle d'un maître de vie et de mort, chargé d'un rôle, s'interrogeant sur sa capacité à assumer la charge de médiateur entre Dieu et le peuple.

Ezéchias, roi de Jérusalem, est mis en valeur par le livre d'Isaïe comme chargé d'un rôle spécifique, au service de la pérennité de Jérusalem dans l'Histoire, confrontée aux menaces de ruine. Ce roi se retrouve à porter dans sa propre chair l'histoire symbolique de son peuple. À partir de l'expérience de sa maladie mortelle et de ses blessures, il entre dans l'espérance : dans ses blessures, le peuple va obtenir la guérison, et dans sa mort, sa postérité obtiendra la vie. C'est l'aboutissement du discours originel : au début, l'enjeu était de recevoir la vie pour pouvoir la donner ; avec le livre d'Isaïe, la problématique devient : « Comment prolonger ses jours ? ». Ce processus du sort singulier du serviteur souffrant, roi qui assume sa filiation pour le peuple, aboutit au chapitre 66 à la naissance d'une multitude de fils en Sion.

On trouve un écho littéraire à cette problématique dans *l'Enfance d'un chef* (1939) de Sartre et, de façon plus générale, dans l'existentialisme. Par exemple, au début du livre (Folio, p. 48-49), la blessure originelle de Lucien, lieu du salut, est perçue par lui comme un « complexe » d'élection.

Antoine Vidalin visite très bien cette problématique du fils au principe et au terme de soi. Il parle du « besoin de soi » comme originel dans l'homme et constitutif de sa filiation. C'est à partir du besoin de soi que s'origine l'acte. Antoine Vidalin présente ce moi qui émerge comme alternative entre l'ego et la Vie, l'amour de la vie. Il n'y a pas de moyen terme. Antoine Vidalin me semble bien poser la filiation comme présence de soi à la Vie ou fait de se jeter soi-même dans la mondanité : « *Dans l'intention, s'actue le Besoin de Soi de la vie, dans le sens de l'ego ou dans celui de la Vie et de son amour. Il n'y a pas de moyen terme. (...) C'est là que se joue la volonté, ou de fuir le se-souffrir inhérent à la naissance transcendante de l'ego ou de le traverser pour s'accroître de soi dans la puissance généreuse de la vie. Cette volonté en son auto- détermine alors la manière dont le monde et autrui sont reçus et voulus avec leur valeur, la manière aussi dont par la réflexion, l'imagination et la mémoire, l'ego discernera les éléments mondains accordés à son intention* » (p.228)

3) La filiation partagée

Quel sera le discours qui nous succédera ? Comment sera-t-il l'écriture partagée avec d'autres *moi* rencontrés ? C'est la problématique de l'au-delà de soi dans la communication de soi : cela pose la question de la fraternité, mais plus profondément celle de la filiation partagée, de cette expérience d'être fils avec.

La naissance d'un peuple est sans cesse évoquée par la Bible, au moyen de ces trois marqueurs : **la libération, l'éducation, la mission du culte.**

- Des textes du Deutéronome, d'Osée, du Siracide ne cessent de considérer le peuple comme fils, libéré par Dieu. **La paternité est synonyme de libération ; la filiation est synonyme de réception de cette liberté.** Les fils sortent d'une oppression pour pouvoir accéder à une liberté. Ainsi lit-on : « Aie pitié, Seigneur, du peuple appelé de ton nom, d'Israël dont tu as fait un premier-né » (Si 36,11).
- La question de la libération se transmue assez rapidement en question d'éducation. C'est l'axe deutéronomiste, axe principal de la Bible, qui ne cesse de dire, comme dans le psaume 118, que la loi éduque : Dieu parle à son peuple et le fait grandir par sa parole, comme un père avec son fils. Il s'agit alors du discours directionnel : le fils apprend au long des jours une loi de vie. Le discours est moins origine de vie que chemin de vie.
- Le peuple se perçoit comme celui qui va pouvoir rendre un **culte** à celui qui le libère et l'éduque. L'éducation du peuple est finalisée par la possibilité de rendre gloire, de célébrer l'eucharistie. Tout vise à ce que le peuple puisse se retourner vers Dieu, lui adresser une parole, lui dire un jour « mon père ».

L'Ancien Testament n'aboutit pas à la réussite du projet éducatif d'un fils libéré capable de dire « notre père », mais au contraire à un **constat d'échec : le fils ne reconnaît pas celui qui donne la vie et se trouve incapable de l'appeler.**

A. Vidalin appelle éthique de la vie filiale l'accroissement de tous les vivants dans la vie : il s'agit de ne se reconnaître engendré comme fils dans la vie que si l'on se perçoit comme engendré avec d'autres. L'opposition individu/société est surmontée : « *C'est en étant plus intensément moi-même comme fils de la Vie que j'aiderai les autres à être plus eux-mêmes et réciproquement* » (p. 211). Une filiation commune s'élabore. L'aboutissement de la filiation est dans la possibilité commune d'écrire un au-delà de soi, qui est l'humanité qui nous survit.

L'expérience d'Israël décrite dans la Bible traduit l'idée qu'une naissance peut être la naissance d'un peuple tout entier. Être fils, c'est être frère avec d'autres frères. Cette filiation partagée réalise l'unique filiation : né d'un même père, fils d'une même humanité, partageant la condition humaine.

Conclusion

La Bible nous évoque la filiation comme la métamorphose d'une parole originelle, que l'on assume et transmet. On pourrait explorer la Bible comme un document de la Haute Antiquité, qui nous aide à réfléchir à la problématique de la filiation aujourd'hui. Ce travail sur la Bible fait naître une question : quelle différence y a-t-il entre ce que le rapport Théry appelle la métamorphose contemporaine de la filiation, et l'expérience singulière de chaque humain, qui tout en étant nouvelle à chaque génération, porte en elle une structure fondamentale que les hommes pourraient se dire à eux-mêmes et qui transcende les âges ? Le rapport affirme : « *La métamorphose est inachevée alors que le droit des couples est désormais commun et pluraliste, la filiation a certes été unifiée selon des valeurs fortes (plus unifiée encore que le couple), mais son caractère pluraliste n'est toujours ni reconnu, ni pensée, ni institué* » (p. 17). Il est regrettable que le rapport ne se réfère pas au patrimoine biblique, qui a fortement pensé et institué la filiation en termes de pluralité.

B. Discussion

Filiation et liberté

J. de Longeaux demande comment, dans l'Écriture, est reconnue et instituée la filiation qui s'instaure par la relation d'enseignant à enseigné, dans la transmission de la sagesse, puisque la filiation n'est pas seulement perçue comme naturelle et biologique.

Selon A. Leproux, le sage Salomon se présente face à ses interlocuteurs, qui sont des juges, des hommes responsables, et les exhorte à respecter le droit. Salomon assume le patrimoine biblique de la filiation pour que ses interlocuteurs apprennent à juger comme un fils, c'est-à-dire comme quelqu'un qui se reconnaît engendré par un père.

Le livre de la Sagesse (chap. 11-12) est traversé par cette alternative entre le tyran et le père : le tyran est celui qui frappe sans merci ; le père est celui qui corrige avec miséricorde. **L'expérience de la filiation est l'état fondamental pour bien exercer la justice, et le cadre ordinaire de la liberté**, puisque la tyrannie, utilisation de la force pour imposer sa voix, est l'antithèse de la liberté.

Pluralité du discours qui enfante

Remarquant que notre civilisation occidentale actuelle est bâtie sur le rejet de la vision paternaliste de l'autorité et pense l'émancipation de l'individu comme émancipation de la paternité, pour bâtir une société de fraternité, J. de Longeaux se demande si cette volonté de s'émanciper d'une relation de filiation n'engendre pas la violence dans la vie sociale.

Pour A. Leproux, la violence est inévitable si la société ne vise que la fraternité, sans revenir sur l'égalité et la liberté. Cette égalité fondamentale dans une filiation initiée, c'est que tout citoyen est engendré par un discours commun. **La fraternité n'est possible que si la société est capable de se percevoir elle-même comme une société enfantée.** C'est la question du discours programmatique, qui précède la société. Si aujourd'hui, on insiste sur la pluralité du discours, encore faut-il vraiment la mettre en œuvre et apprendre à dialoguer. L'enjeu principal pour la filiation, c'est de voir ce que signifie recevoir une filiation plurielle, et de savoir quelle part donner aux différentes phases de l'histoire et aux différentes civilisations dont nous sommes issus, en particulier la Bible.

Revenant sur son herméneutique, A. Leproux explique qu'il essaie d'élaborer la nouveauté de son discours par l'assomption la plus généreuse de ce qui le précède et ce qui l'accompagne. Ainsi procède la Bible, comme le montre l'exemple du livre de la Sagesse : la pensée sémitique assume l'expérience grecque (notamment pour la notion de crainte de Dieu). À l'inverse, certains penseurs contemporains déconstruisent un ordre symbolique pour lui en substituer un autre.

Filiation et domination paternelle

Pour D. Le Guay, si la question de la filiation peut servir un principe de liberté (« je reçois, je suis libre »), certains voient dans la filiation un principe royal ou principe de domination paternelle et masculine, inculqué aux enfants pendant leur éducation. Les disciples de Foucault considèrent que le principe de la filiation repose sur l'invention de la notion de nature, notion mise en avant par l'Église, qui suppose un principe de hiérarchie.

A. Leproux déplore que la Bible et la tradition de l'Église soient si peu connues et si mal comprises. J. Arènes rappelle que les interventions précédentes ont montré que la Bible procède à une déconstruction – au sens positif du terme – du discours de puissance, à travers tout ce qui est dit de la filiation.

Filiation et corporéité

J. Arènes interroge A. Leproux sur la place que la Bible réserve au corps dans la filiation.

A. Leproux montre que le livre de la Sagesse fait de cette expérience du corps le discours principal : le corps qui m'enveloppe, le corps qui me reçoit à ma naissance, le corps qui me nourrit, le corps de mes maîtres, toute cette corporéité est le discours originel, qui fait de moi un corps avec d'autres corps, qui deviennent l'expérience d'un peuple (corporéité sociale). La question du corps est très honorée par la Bible, et fait de la liberté la métamorphose du corps. On est toujours dans la singularité du corps. La liberté est cette manière de vivre, d'habiter le corps et de le transformer.

Indissolubilité du lien ?

E. de Clercq remarque que le rapport Théry affirme que le lien entre un homme et une femme ne serait plus indissoluble, tandis que le lien entre un enfant et son parent deviendrait, dans notre société, indissoluble.

Selon A. Leproux, le rapport substitue au lien conjugal indissoluble – et clairement judéo-chrétien, le lien de filiation, qui devient indissoluble. Or la filiation, c'est justement de ne pas avoir de lien, c'est d'être dans la gratuité d'une transmission et d'une réception. L'univers contemporain de la filiation – dont le rapport souligne la force du lien – serait l'antithèse de « Quitte ton père et ta mère », et donc en l'antithèse de la liberté. Pour A. Leproux, on devient en effet tout-puissant sur les liens qu'on construit. De fait, l'indissolubilité du lien filial transparait avec la volonté des parents d'être maîtres de la génération suivante. Ainsi la société devient matricielle de la filiation, et par conséquent la génération suivante est toujours la fille de sa mère et ne pourra pas être dans cette dynamique filiale où, tout en étant fidèle à l'héritage reçu, on est capable de faire du nouveau.

Pour J. Arènes, s'il y a peut-être ce désir de maîtrise, il y a sans doute aussi une espèce de dénégation, du fait d'une grande angoisse de perte du lien. A. Leproux estime que cette angoisse est due à la déconstruction du lien qui nous enfante : on est d'autant plus angoissés de perdre ceux à qui on a donné la vie qu'on ne vit pas de ceux qui nous donnent la vie. La réhabilitation de la tradition au sens large est essentielle pour ne pas se laisser dominer par l'angoisse de la mort.

L'épreuve de la filiation

Évoquant l'intervention de R. Draï sur Gn 22, J. Arènes suggère que la filiation est une épreuve, de même que la royauté pour Ezéchias : la vraie filiation ou la vraie paternité se gagne à travers une épreuve existentielle, où s'éprouve une paternité qui n'est pas toute-puissance.

D'après A. Leproux, la tradition juive insiste sur le fait que c'est Isaac qui demande en première personne à être lié, voulant manifester que le fils n'est pas le successeur de son père, mais un nouveau commencement. C'est paradoxal : il est à la fois celui qui reçoit le discours d'un père, et en même temps il est radicalement une parole nouvelle.